

Marie-Anne COUDERC, La Semaine de Suzette.
Histoires de filles

Paris, CNRS Éd., 2005, 256 p.

Laurence Mundschau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7418>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7418](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7418)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2007

ISBN : 978-2-86480-829-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Laurence Mundschau, « Marie-Anne COUDERC, La Semaine de Suzette. *Histoires de filles* », *Questions de communication* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2007, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7418> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7418>

Ce document a été généré automatiquement le 12 avril 2021.

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



Marie-Anne COUDERC, La Semaine de Suzette. *Histoires de filles*

Paris, CNRS Éd., 2005, 256 p.

Laurence Mundschau

RÉFÉRENCE

Marie-Anne COUDERC, La Semaine de Suzette. *Histoires de filles*. Paris, CNRS Éd., 2005, 256 p.

- 1 « Nous demeurons, nous, les sexagénaires – et plus âgées encore – reconnaissantes à cette *Semaine de Suzette* qui nous a aidées, secourues dans nos détresses, amusées, entraînées avec elle bien loin d'un quotidien parfois difficile, et a, en somme, officiellement reconnu notre existence » (p. 242). Il est rare qu'à la façon de Marie-Anne Couderc, l'analyste mette en scène la relation passionnée qu'elle a entretenue avec l'objet qu'elle étudie. Il est tout aussi surprenant qu'une auteure convoque à ce point la mémoire de ses lectrices, implicitement désignées comme autant d'ex-consommatrices du même objet : « Vous souvenez-vous comme, dès le mercredi soir, nous courions chez le marchand de journaux dans l'espoir que [...] le commerçant aurait déjà déballé notre journal chéri ? Pour moi, qui habitais tout au sud de la France, c'était presque toujours en vain » (p. 13). Qu'enfin, cette écriture très impliquée traverse tout l'ouvrage, et pas seulement son introduction et sa conclusion, contribue certainement à en faire sa particularité. Avec un risque : celui d'exclure – ou au minimum d'agacer – un lecteur qui s'y penche non par devoir de mémoire, mais parce qu'il souhaite simplement y trouver une histoire et une analyse de la presse enfantine de la première moitié du XX^e siècle. À lire des formules comme « Voilà ce qu'était "ma" Semaine de Suzette. Et la vôtre ? Comment l'aimiez-vous ? » (p. 14), on craint en effet d'avoir en main la production d'un club de fans davantage qu'un éclairage scientifique. D'ailleurs, l'auteure paraît suffisamment consciente de ce risque pour s'en défendre par une formule qui clôture l'introduction : « Avec toute l'objectivité que voudront bien nous

consentir nos tendres souvenirs, à nous maintenant de tenter une approche minutieuse de ce remarquable illustré » (p. 17). Et de minutie, il sera effectivement question. Non dans la partie historique de l'ouvrage, qui brosse le portrait de l'hebdomadaire pour fillettes en une petite vingtaine de pages. Mais bien dans l'analyse du contenu éducatif de *La Semaine de Suzette*, que Marie-Anne Couderc décortique en 200 pages comme parfait témoin d'une classe sociale et d'une époque : la bourgeoisie de l'entre-deux-guerres.

- 2 Pourtant, *La Semaine de Suzette* déborde cette belle époque, voire ce public. Paru pour la première fois le 2 février 1905, l'hebdomadaire édité par la maison Gautier-Languereau (aujourd'hui propriété du groupe Hachette) ne s'éteindra qu'en 1960, non sans s'être tu dès le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale et pour six ans (1940-1946). Ce demi-siècle de publication s'organise en trois périodes, chacune marquée par leur principale rédactrice en chef : Jacqueline Rivière au lancement, Madeleine-Henriette Giraud dès 1927 et enfin une certaine Mireille à partir de 1950, qui cèdera les derniers numéros à une autre Jacqueline. De ces "Tantes", rédactrices d'un petit billet hebdomadaire à leurs « chères petites nièces », la plus importante, aux yeux de Marie-Anne Couderc, est certainement « Tante Mad ». Avant elle, Jacqueline Rivière, « joyeuse gouailleuse », publie un journal qualifié de « beaucoup plus populaire qu'on ne l'imagine, voire d'un caractère assez peu distingué » (p. 36). Après elle, « Tante Mireille, puis Jacqueline [...] se préoccupent davantage d'augmenter la liste des abonnements que de faire la leçon aux Suzettes » (p. 35). C'est donc aux années 1927-1940 (avec l'appendice 1946-49) que s'intéresse Marie-Anne Couderc, une période où l'hebdomadaire remplit pleinement son rôle de publication chrétienne et où « le niveau social des lecteurs souhaités s'élève considérablement » (p. 35) : comme aux débuts, l'on vise la petite Française catholique entre 7 et 14 ans, mais en plus, on cible très clairement la bourgeoisie, classe à la fois aisée et cultivée.
- 3 Ce sont ces choix éditoriaux qui feront le succès des 16 pages de *La Semaine de Suzette*, au point d'être vendue, dans l'entre-deux guerres, à près de 200 000 exemplaires. Déjà auteure d'un ouvrage sur *Bécassine inconnue*, aux mêmes éditions CNRS (2000), Marie-Anne Couderc rappelle combien l'option des éditeurs était novatrice. D'une part, Henri Gautier et Maurice Languereau « comblent une lacune évidente à la fois économique et spirituelle » (p. 22) : ils choisissent de cibler le lectorat spécifiquement catholique à une époque où les nombreux titres destinés aux enfants sont essentiellement d'obédience laïque. (*L'Épatant, Les Belles Images, La Jeunesse Moderne, Le Jeudi de la Jeunesse...*). Ensuite, ils s'adressent au public féminin, une niche très peu exploitée dans la mesure où garçonnets et fillettes étaient jusque là tenus de partager les mêmes périodiques aux consonances davantage masculines (*Le petit Français illustré, L'Écolier illustré*). Enfin, ils optent pour un rubriquage davantage centré sur la fiction et le divertissement, qui tranche avec les textes moralisants jusque là proposés aux enfants. Deux romans-feuilletons balisent chaque hebdomadaire, auxquels s'ajoutent quelques courtes « nouvelles du monde » à la fois amusantes et instructives, et une ou deux histoires en images (dont *Bécassine*). Sans oublier le courrier, les conseils pratiques, la lettre de « Tante », des jeux, des bricolages et même quelques blagues. Le tout dans une langue et des illustrations choisies avec soin.
- 4 Certes, l'objectif de *La Semaine de Suzette* reste bien l'éducation. Mais l'hebdomadaire a le mérite de remplir cette mission par le rire et la détente. Tout l'intérêt de l'analyse de contenu de Marie-Anne Couderc réside dans ce double constat. Ainsi, thème après

thème, l'auteure révèle-t-elle l'implicite modèle social qui gouverne les rédacteurs de *La Semaine de Suzette* : « Souvent, il faut l'admettre, empreinte de racisme voire d'antisémitisme, [...] plus soucieuse, suivant le mot fameux d'ordre que de justice, plus respectueuse d'hierarchie sociale que de franche égalité populaire, ce fut, avouons-le, une publication aux critères idéologiques pour le moins équivoques... Et comment ne pas juger son attitude si déplorablement conventionnelle à l'égard de la gent féminine ? » (p. 242). Le constat est sévère, conduisant même l'auteur à juger le journal « manipulateur en diable » (p. 17).

- 5 Mais le mérite du travail très descriptif de Marie-Anne Couderc est d'être nuancé. Bien sûr, *La Semaine de Suzette* reflète une époque et une classe sociale. Mais ses rédacteurs sont en outre animés d'un souci réellement parental, voire quasi maternel, du bien-être de l'enfant. Et, ce qui est rare à l'époque, d'une attention toute particulière pour l'être davantage inférieurisé qu'est la fillette. Le plan de l'ouvrage suit, en quelque sorte, le plan éducatif dissimulé dans les romans et historiettes imaginées de *La Semaine de Suzette*. Pour intégrer les petites filles au monde d'adulte qui sera le leur, on nomme les choses et on leur donne une place. « Ainsi, *La Semaine de Suzette* se met-elle en devoir d'expliquer la Création à son lectorat enfantin en définissant inlassablement les quatre ordres essentiels (mondial, national, social, familial) qui la fondent » (p. 42). Suivant cet ordre, Marie-Anne Couderc précise alors les attributs de la France dans le monde et analyse avec force exemples la façon dont l'hebdomadaire distribue les rôles au sein de l'univers bourgeois parental, du *pater familias* aux animaux domestiques en passant par la gouvernante, le médecin, l'artiste et les paysans. L'ouvrage se ferme sur les principaux traits qui façonnent les héroïnes « bien élevées » auxquels les petites filles sont censées s'identifier, ainsi que sur les châtimements, davantage spirituels que corporels, qui attendent celles qui ne se montreraient pas des « femmes parfaites » en devenir.
- 6 En définitive, le travail – illustré d'une quinzaine de facsimilés – ravira les nostalgiques de l'hebdomadaire d'antan. Il ajoutera une pierre à l'histoire de la presse enfantine, grâce à une présentation de l'illustré où l'information est hélas parfois trop peu précise (nous y avons cherché vainement la date de fermeture de l'hebdomadaire, ou le véritable nom de Tante Mireille et de la seconde Tante Jacqueline, par exemple). Mais surtout, il donnera à lire une analyse de contenu parfaitement organisée thématiquement, et très révélatrice des préceptes éducatifs d'une époque. À ce titre, elle intéressera forcément les chercheurs soucieux d'approfondir leurs connaissances en matière de représentations sociales, familiales et médiatiques des femmes (et des jeunes filles).
- 7 Que ces représentations rendent compte des principes structurant la société bourgeoise de la Belle Epoque pousse inévitablement le lecteur contemporain à se poser la question de la réception. Car parmi les lectrices de *La semaine de Suzette*, il en est forcément qui vécurent activement les revendications féministes de l'après seconde guerre mondiale. Serait-ce par détestation des principes rabâchés par l'hebdomadaire et la classe bourgeoise bien pensante qu'il servait ? Marie-Anne Couderc n'aborde pas cette question, au cœur de nombreuses *gender studies*. Mais si l'on en croit les dernières lignes de sa conclusion, il semble tout de même qu'elle y ait réfléchi. Dans *La Semaine de Suzette*, écrit-elle, « il y a des paresseuses, des menteuses ou des coquettes, mais on n'est jamais, dans ses feuilles, une petite fille désespérément, irrémédiablement sotte : travailler et réfléchir représentent la source de tous les succès » (p. 242). En filigrane,

l'auteure semble donc persuadée d'un effet bien plus subtil : et si l'hebdomadaire avait préparé quelques-unes de ces Suzette à penser par elles-mêmes ?

AUTEURS

LAURENCE MUNSCHAU

ORM, université catholique de Louvain-la-Neuve